L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 22 NOVEMBRE 1891.

# DEMOISELLE A MARIER.

I

Le vicomte de Lamyre relut deux fois cette annonce qui venait de lui tomber sus les yeux :

"Vingt-deux ans. Dot : deux millions. Epouserait jeune homme de bonne famille, sans fortune. S'adresser rue de Rivoli, 320, à M. de Bonnécourte. Discrétion absolue."

C'était un samedi matin. Il était entré au Café de Hulder pour y déjeuner de deux œufs et d'une côtelette. Et, au moment où, après avoir parcouru négligemment un journal dont il n'avait même pas lu le titre, il le rejetait, à demi replié, sur la table voisine, l'annonce lui apparut comme un vers inscrit dans une bordure de gazon.

"Demoiselle à marier : deux millions de dot."

C'était un bon garçon et un grand fou, que ce vicomte de Lamyre... Son père, colonel d'artillerie, avait été tué à Magenta. Mme de Lamyre, n'ayant plus que lui à aimer, le fit élever auprès d'elle dans son château de Viroladé, à quelques mètres de la Garonne. Ce fut là qu'il grandit en sachant qu'elle ou de présent l'on lui avait recommandé, l'abbé Saint-Saëns, jeune missionnaire que des maladies contractées dans l'Afrique centrale forçaient de vivre désormais en France, sous le doux climat du Midi.

A vingt ans, Rolland de Lamyre perdit sa mère. Un an plus tard, il arrivait à Paris, riche de trente mille francs de rente et d'une santé de fer. Le clan des moeurs lui dit un véritable accolade. Il eut toutes les sommes et perdit toute sa fortune.

La rivalité broyante de la marquise de Pré Rathrau et de Nina Pied-d'ivoire, qui se disputèrent son amour, la partie du 27 novembre où il gagna huit cent mille francs à lord Pemberton et en reperdit neuf cent cinquante mille avec le canadien Brousou Kennedy, onze duels heureux, une infatigable ardeur à tous les plaisirs, firent de lui le héros de cette société malsaine qui a un pied dans l'Allemagne de Gotha et l'autre dans la Maison centrale de Poissy.

Puis, l'heure des revers sonna.

Non seulement Rolland avait perdu tout son héritage, mais sa bonne volonté des amis riches, mais il devait à tous les tailleurs confiants, à tous les bijoutiers de bonne volonté, à tous les fournisseurs qui ne laissent encore obtenir par un titre avantageusement porté.

Exécuté à la Bourse, il le fut ; affiché dans les trois Cercles, n'était inévitable ; saisi et vendu à l'Hôtel-Drouot, cette contrariété ne lui fut point épargnée.

Un chemisier le traita de filou, un tailleur lui déclara qu'il était un malhonnête homme, et Rolland baissa la tête. Ses anciens compagnons, les noctambules, évitaient de le saluer dans la rue ; il rougit les premières fois et finit par s'y habituer. On avait commencé par dire : "Lamyre ! complètement raé !" — et bientôt après : "Tiré, mon cher, on ne le voit plus !"

Rolland avait alors trente-deux ans. Il habitait une petite chambre dans un hôtel meublé de la rue Pigalle ; il devait trois mois à la propriétaire. De temps en temps, un compatriote charitable, nouvellement débarqué à Paris, lui glissait quelques louis dans la main, ce qui lui permettait d'allonger la courroie.

S'engager ? A trente-deux ans, c'est tard. Entrer dans une administration ? Quels services y eût-il rendus ? Et Rolland se laissait aller, attendant une aurore qui ne se levait point. Il y a des gens qui comptent, pour leurs vieux jours, sur un portefeuille perdu par un passant ou sur une dépêche vieille Anglaise. Cela suffit à les soutenir.

Rolland de Lamyre en était au dernier des dix louis que lui avait donnés par charité un commerçant de Bordeaux en déplacement à Paris, quand il lut l'avis :

"Demoiselle à marier : deux millions de dot."

Il prya son addition et, passant dans le fond du café, il demanda une brosse et de l'eau.

Un garçon l'aida à donner à ses vêtements un lustre factif. Après quoi, Lamyre sortit, et, posant le pied sur la boîte d'un commissionnaire, il fit vernir ses chaussures fatiguées. Un coup de fer rajeunit son chapeau, une paire de gants de Suède complète sa toilette.

II

Rolland prit un fiacre et se fit conduire au No 320 de la rue de Rivoli, chez M. de Bonnécourte.

Une tête d'ancien notaire devenu agréablement. Deux yeux baissés sous une paire de lunettes et tout à coup relevant au-dessus des verres. Une odeur de bibliothèque de province, une robe de chambre d'huissier retiré.

—M. de Bonnécourte ?

—C'est moi, monsieur.... A qui ai-je l'honneur de parler ?

—Voici ma carte.

—Vicomte de Lamyre !.... C'est pour le mariage ?

—Peut-être.

—Donnez vous la peine d'entrer.

Quand Rolland eut pris place sur une chaise en crin, M. de Bonnécourte le dévisagea quelques instants.

—Combien de dettes ? demanda-t-il doucement.

—A peu près deux cent mille francs.

—Pas de jugement contre vous ? Aucune condamnation correctionnelle ? On peut aller aux renseignements ?

—On le peut ; il n'y a rien.

—Complètement seul ?

—Complètement.

—Le parent ?

—Qui.

—Plus de parents ?

—Des parents éloignés qui ne me connaissent pas et sur lesquels je ne puis faire aucun fonds.

—Où puis-je écrire pour les pièces de l'état-civil ?

—A Viroladé, Gironde.

—Notaire ?

—Maître Gaginaud.

M. de Bonnécourte prit les notes nécessaires et, relevant ses lunettes qui restèrent suspendues au-dessus des sourcils :

—La demoiselle dont il est question, dit-il à voix basse et comme s'il s'était trouvé transporté subitement dans un confessionnal, appartient à une honorable famille.... Elle est charmante.... vingt-quatre ans.... éducation parfaite.... Seulement....

Rolland tendit l'oreille.

—Seulement, répéta M. de Bonnécourte, il y a eu une faute.... un moment d'entraînement !... mais pas de vice !

—Qu'est devenu l'enfant ?

—Oh ! si n'en sera jamais question.... En nourrice dans un village.... père et mère inconnus.... Cela vous va-t-il ?

Rolland se sentait pris d'un léger tremblement ; il aurait voulu ne pas rougir, mais le sang lui était monté aux joues.

—Pourrai-je le voir avant d'accepter ?

—Sans doute.... au soir, au théâtre.

—C'est convenu.

—Eh bien ! monsieur, si vous voulez prendre la peine de repasser dans huit jours.... je vous ferai connaître la décision des parents, qui sera basée sur les renseignements qui, d'ici là, arriveront de Viroladé.

III

Un mois plus tard eut lieu, à l'église Saint-Pierre de Chaillot, le mariage du vicomte Rolland de Lamyre avec Mlle Louise d'Esnandes.

Une messe basse dans une petite chapelle, à sept heures du matin, consacra l'union conclue la veille à l'état civil.

Les époux avait été mariés sous le régime dotal. M. d'Esnandes faisait à sa fille une pension de soixante mille francs. Le mari recevait quarante mille francs par an pour ses dépenses personnelles.

Après la cérémonie, Rolland salua son beau-père, qui s'inclina froidement ; Mme d'Esnandes détourna la tête. Un landau conduisit le nouveau ménage à la gare de Lyon. Rolland se trouva seul avec sa femme dans le coupé du train direct de Paris à Gênes.

—Vous avez, lui dit-il, un charmant costume de voyage.

—Je l'ai cependant choisi de concert fonnée, afin d'attirer les regards le moins possible.

Rolland voulut prendre la main de la vicomtesse ; elle se retira vivement.

—Ah ! permettez, monsieur, dit-elle. Nous avons fait un marché, voilà tout. Je porte votre nom, vous aurez le droit de vailler à ce que je le porte dignement. Ce fut je vous assure que la surveillance sera facile. Vous avez des dettes à payer, mon père s'en est chargé, c'est fait. Quant à moi, il s'agissait de couvrir ce que le monde appelle "une faute." Je ne vous pas plaider l'innocence ni vous dire comment, à dix-huit ans, j'ai rencontré un homme que j'ai refusé d'épouser précisément parce qu'il avait spéculé sur mon ignorance pour arriver à un mariage riche. Peut-être serai-je pardonnée plus tard par raison, sinon par affection ; mais, irrité de mon refus, cet homme a pris une autre femme, créant ainsi l'irréparable entre nous. Vous connaissez ma situation, on ne m'a pas caché la vôtre, et nous avons conclu un pacte. Ce marché, il faut qu'il soit loyal. Nous sommes mariés, mais je ne puis être votre femme, car, dans les conditions où notre mariage s'est accompli, je me regarderais comme la dernière des créatures si j'avais la bassesse de m'abandonner à vous. Soyons donc une société l'un pour l'autre, société que votre éducation mondaine peut me rendre agréable. Je tâcherai, de mon côté, de vous faire le boulet aussi léger que possible. Ne tardez donc point à vous faire présenter mon nom comme une parente ou une dame de compagnie, à votre choix. Je n'attenterai aucunement à votre liberté. Cherchez en dehors de moi toutes les distractions possibles ; tout ce que je vous demande, c'est de ne pas faire de scandale, d'éviter d'amener, par exemple, la maîtresse que vous prendrez....

—Mais, madame....

—.... Dans une loge voisine de la mienne, où je l'établir dans le quartier que nous habiterons.... En un mot, je vous prierai de faire comme si nous étions dans la même situation que les ménages ordinaires....

—Hé ! quelle maîtresse voulez-vous qu'on aille chercher, madame, quand on a sous les yeux une femme jeune et charmante, donée de tant de qualités qu'on lui en découvre chaque jour de nouvelles ?.... Croyez-vous donc qu'on ne puisse vous aimer.... et que, pour un moment d'erreur ?....

—Ce qui n'a pas été un moment d'erreur, monsieur, c'est celui où nous nous sommes mariés, vous, parce que la suicide vous gratitait, moi, parce que je ne pouvais me résigner à m'enterrer dans un couvent. J'aime la nature, les voyages, l'art. Vous êtes intelligent, rien de ce qui m'intéresse ne vous est étranger. De nos deux vies brisées, nous pouvons faire encore une existence très supportable. Nous allons visiter Naples, Rome, Venise. Nous irons, si vous le voulez, jusqu'en Orient, chercher dans les fatigues du voyage et dans le "frété des tableaux l'oubli d'un passé dont le souvenir nous pèse. Regardez-vous comme un médecin à qui on a confié le soin de promener une pauvre femme malade. Dans ces conditions tout se passera bien.

Rolland tenta vainement de protester : elle avait tiré un livre de son sac de nuit et se plongea dans la lecture.

Dans chaque hôtel où ils descendaient, Louise prenait deux chambres et s'empressait de mettre le verrou à la porte de son habitation.

Ils firent ainsi le tour de l'Italie, visitant les monuments, les musées.

Le matin, ils montaient à cheval ; dans l'après-midi, ils faisaient une longue promenade en voiture ; le théâtre, un concert, occupaient leurs soirées.

Mme de Lamyre, sans avoir une de ces beautés qui font retourner les passants, était dotée d'une physionomie expressive et intéressante ; elle avait droits, ses cheveux noirs qu'elle portait en bandeaux comme une pensionnaire et sans aucune espèce de coquetterie, ses yeux d'une grande douceur, et surtout sa voix, d'un timbre pur et mélodieux, complétaient un ensemble qui ne manquait point de charme.

Rolland de Lamyre subissait absolument l'influence de la jeune femme ; il ne lui adressait la parole qu'avec une affabilité et un respect dénués d'affectation.

Enfin, un certain soir, au moment où il s'entendit pousser, suivant sa coutume, le verrou de la porte de sa chambre, il se sentit les yeux pleins de larmes.

Puis, il eut une révolte ; il se leva et frappa à cette porte condamnée.

—Louise ! dit-il d'une voix tremblante d'émotion, ouvrez moi, je vous prie, j'ai à vous parler.

Elle ouvrit et le regarda d'un air étonné.

Rolland se jeta à ses pieds et murmura en sanglotant : "Je vous aime !"

Louise resta d'abord pas ; froide, hautaine, elle lui répondit simplement :

—Monsieur, vous avez de l'argent, et les maîtresses ne vous manquent pas !...

—Vous êtes la vicomtesse de Lamyre ! s'écria-t-il avec une colère mal déguisée.

—C'est vrai ! monsieur.... grâce à une annonce !

Puis, elle le repousa doucement, mais d'un geste qui n'admettait pas de réplique, et elle ferma de nouveau le verrou.

Le lendemain, la femme de chambre de l'hôtel remit une lettre à la vicomtesse.

Rolland s'excusait d'être parti sans l'avoir prévenue. Une affaire des plus urgentes le rappelait à Paris. Il serait de retour dans huit jours.

Louise, peut-être sans se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, eut un mouvement de contrariété. Quelle pouvait être cette affaire ? Un prétexte pour renouer un bourbier !

Elle resta renfermée dans sa chambre, joua du piano, se fit apporter des livres.

Le troisième jour seulement, elle se décida à sortir ; mais, après avoir fait quelques pas, elle l'empressa de rentrer.

La semaine s'écoulait à fin, quand, ouvrant un journal de Paris, Louise s'arrêta sur ce passage :

"MEAUX, 22 août.—Du duel dont les conséquences ont été fatales s'en lieu hier dans notre ville.

"Le vicomte de Lamyre, ancien officier de cavalerie, ayant rencontré un jeune [illegible] qui se permettait de dragonner. Celui-ci riposta vivement. Le ton monta. A un mouvement que fit le vicomte, partit le coup de feu. Le malheureux jeune homme tomba sur le coup, frappé en pleine poitrine. Il est tombé raide mort."

Louise laissa échapper le journal ; elle était horriblement pâle.

Ce M. de Brémond d'était celui qui, le premier, lui avait fait entendre des paroles d'amour, et qui, craignant un refus de la part de M. d'Esnandes, avait cru s'assurer le succès en s'emparant de la jeune fille ignorante, sans vertus de ; ce n'est qu'après avoir commis ce crime lâche, moitié par persuasion, moitié par force, que M. de Brémond avait demandé sa main.

Rolland l'avait tué.

Il y avait donc quelque chose au fond de ce cœur qu'elle croyait absolument perverti !

IV

Quand, le lendemain, Rolland revint à l'hôtel, Louise ne lui dit pas un mot de ce qu'elle avait appris. Il était allé à elle et, machinalement, lui avait pris un baiser sur le front. Machinalement aussi, elle s'était laissé faire.

Mais quand ils sortirent pour faire leur promenade habituelle, Rolland crut s'aperçevoir qu'elle s'appuyait plus volontiers sur son bras : jusque-là, elle n'avait fait qu'y poser le bout des doigts ; cette fois elle s'y appuyait avec abandon, presque avec confiance.

Après avoir parcouru la Suisse en quelques jours, le vicomte de Lamyre et sa femme revinrent et allèrent s'établir dans une propriété que M. d'Esnandes possédait au bord de la Loire, à deux kilomètres de Blois. Un château moderne avec un perron embragé de clématites et de lilas ; un jardin à l'un et à l'autre ; c'était tout ; mais il y avait, à l'entour, des chasses à louer et la résidence était fort agréable. Louise sembla s'y plaire.

Un matin, Rolland lui annonça qu'il allait passer trois jours à Paris.

—Vous êtes libre, lui dit elle ; prenez votre temps.

Il revint le troisième jour au soir.

Louise entendit arriver la voiture, mais ne sortit point de son appartement.

Le lendemain, à onze heures et demie, la cloche lui apprit que le déjeuner était servi.

Elle descendit.

Rolland était appuyé sur le bord de la fenêtre et regardait un bateau qui descendait la Loire.

—Vous avez fait un bon voyage ? demanda-t-elle.

—Un voyage d'affaires et d'agrément à la fois, répondit Rolland d'un ton enjoué.

Elle le regarda et le trouva rayonnant ; alors seulement, elle s'aperçut qu'il y avait trois couverts.

—Vous avez un invité ? demanda-t-elle.

—Oui, j'ai un invité.... que voici.

La porte s'ouvrit, et Louise vit entrer une paysanne, coiffée d'un bonnet normand, qui tenait à la main un ravissant enfant de six ans, à l'œil étoné, aux cheveux frisés.

Elle s'appuya sur le bord de la crédence pour ne pas tomber.

Le petit allait droit à Rolland, comme à quelqu'un que l'on connaît.

—Bonjour, mon ami, lui dit-il.

Rolland le prit dans ses bras et l'embrassa sur les deux joues.

—Tiens ! ajouta-t-il, en lui remettant un rouleau de papier, va donner cela à la dame !

Le petit prit le rouleau et le tendit à Louise : c'était l'acte de reconnaissance de "Jean Auguste-Gaston", légitimité par le mariage de M. le vicomte de Lamyre et de Mlle Louise d'Esnandes.

—A table ! dit joyeusement Rolland.

Et il passa lui-même la serviette au cou du petit qui battait des mains à la vue d'une omelette dorée comme une mitre.

Rolland se pencha vers la vicomtesse et lui dit tout bas :

—Vous êtes bien ma femme maintenant, puisque nous avons un enfant.

Louise, émue, les yeux mouillés, lui serra la main avec force.

Rolland profita de ce bon mouvement pour ajouter : "Et j'espère bien que nous lui donnerons au moins un frère et une sœur ?"

Louise rougit,—mais ne dit pas non.

AURÉLIEN SCHOLL.

# UN MENSONGE.

I

Lorsqu'au printemps dernier a été célébré en l'église Sainte-Clotilde le mariage du lieutenant comte de Vanjours avec Mlle de Serahan, on sût bien qu'un jeune aristocratique assistance venait la pour s'associer à la joie de deux familles également honorées, tout à coup, on lui eût révélé le drame intime auquel donna lieu, voici vingt-cinq ans, la naissance de jeune officier.

L'histoire a été tenue rigoureusement secrète ; encore aujourd'hui, tout le monde l'ignore, à l'exception de deux femmes qui, lors du mariage, marchaient au premier rang du cortège nuptial : l'une, mère du marié, cette adorable comtesse Charlotte de Vanjours qui, durant un quart de siècle, a porté héroïquement le plus douloureux veuvage ; l'autre, sœur aînée de la comtesse, Mlle Antoinette de Nardes, qui s'est obstinée à ne pas se marier.

En ce temps-là, l'aînée des demoiselles de Nardes, Antoinette, avait vingt-trois ans ; la cadette, Charlotte, dix-neuf.

Leur mère était morte en donnant le jour à celle-ci.

Depuis la même époque, une paralysie des jambes tenait leur père cloué dans un fauteuil. Rien qu'il fût deux fois plus âgé que l'épouse dont il portait le deuil, c'est à la maladie encore plus qu'aux années qu'il devait ses airs de vieillard tremblant, voûté, cassé. Le mal qui le torturait n'avait rien épargné en lui, rien, si ce n'est l'intelligence. Mais grâce à elle, il conservait tant d'énergie et de lucidité qu'il n'avait pas voulu cesser de veiller lui-même à l'éducation de ses filles, se jugeant capable, malgré ses infirmités, d'assumer cette lourde tâche.

Elevées sous ses yeux, elles étaient devenues des femmes accomplies, sitôt, l'une et l'autre, grâce à leur beauté et à leur fortune, parmi les plus brillantes parties de Paris. Ne pouvant aller dans le monde qu'avec une dame de compagnie, on les y voyait rarement ; mais leur père, appliqué à ne pas les priver des plaisirs de leur âge, ouvrait sa maison, une fois par semaine, aux nombreux amis qu'il comptait dans la société. Durant tout l'hiver, on pouvait à l'hôtel de Nardes ; on y dansait ; on y jouait la comédie ; la belle saison venue, les fêtes se continuaient dans l'opulent château patrimonial, où le père et les filles s'installaient au printemps.

II

En l'un et l'autre endroit, en même temps que les invités, les demandes en mariage affluaient.

En sa qualité d'aînée, Antoinette avait été l'objet des premières. Mais elle les avait toutes écartées. Quand son père lui demandait la cause de ses rigueurs, elle répondait qu'elle ne voulait point se marier pour se soustraire au mariage ; elle ne voulait point vivre à M. de Brémond, qualifiée de duchesse. Celui-ci riposta vivement. Le duel eut lieu. A un mouvement que fit le général, partit le coup de feu. Le malheureux jeune homme tomba sur le coup, frappé en pleine poitrine. Il est tombé raide mort."

Louise laissa échapper le journal ; elle était horriblement pâle.

Ce M. de Brémond d'était celui qui, le premier, lui avait fait entendre des paroles d'amour, et qui, craignant un refus de la part de M. d'Esnandes, avait cru s'assurer le succès en s'emparant de la jeune fille ignorante, sans vertus de ; ce n'est qu'après avoir commis ce crime lâche, moitié par persuasion, moitié par force, que M. de Brémond avait demandé sa main.

Rolland l'avait tué.

Il y avait donc quelque chose au fond de ce cœur qu'elle croyait absolument perverti !

IV

Quand, le lendemain, Rolland revint à l'hôtel, Louise ne lui dit pas un mot de ce qu'elle avait appris. Il était allé à elle et, machinalement, lui avait pris un baiser sur le front. Machinalement aussi, elle s'était laissé faire.

Mais quand ils sortirent pour faire leur promenade habituelle, Rolland crut s'aperçevoir qu'elle s'appuyait plus volontiers sur son bras : jusque-là, elle n'avait fait qu'y poser le bout des doigts ; cette fois elle s'y appuyait avec abandon, presque avec confiance.

Après avoir parcouru la Suisse en quelques jours, le vicomte de Lamyre et sa femme revinrent et allèrent s'établir dans une propriété que M. d'Esnandes possédait au bord de la Loire, à deux kilomètres de Blois. Un château moderne avec un perron embragé de clématites et de lilas ; un jardin à l'un et à l'autre ; c'était tout ; mais il y avait, à l'entour, des chasses à louer et la résidence était fort agréable. Louise sembla s'y plaire.

Un matin, Rolland lui annonça qu'il allait passer trois jours à Paris.

—Vous êtes libre, lui dit elle ; prenez votre temps.

Il revint le troisième jour au soir.

Louise entendit arriver la voiture, mais ne sortit point de son appartement.

Le lendemain, à onze heures et demie, la cloche lui apprit que le déjeuner était servi.

Elle descendit.

Rolland était appuyé sur le bord de la fenêtre et regardait un bateau qui descendait la Loire.

—Vous avez fait un bon voyage ? demanda-t-elle.

—Un voyage d'affaires et d'agrément à la fois, répondit Rolland d'un ton enjoué.

Elle le regarda et le trouva rayonnant ; alors seulement, elle s'aperçut qu'il y avait trois couverts.

—Vous avez un invité ? demanda-t-elle.

—Oui, j'ai un invité.... que voici.

La porte s'ouvrit, et Louise vit entrer une paysanne, coiffée d'un bonnet normand, qui tenait à la main un ravissant enfant de six ans, à l'œil étoné, aux cheveux frisés.

Elle s'appuya sur le bord de la crédence pour ne pas tomber.

Le petit allait droit à Rolland, comme à quelqu'un que l'on connaît.

—Bonjour, mon ami, lui dit-il.

Rolland le prit dans ses bras et l'embrassa sur les deux joues.

—Tiens ! ajouta-t-il, en lui remettant un rouleau de papier, va donner cela à la dame !

Le petit prit le rouleau et le tendit à Louise : c'était l'acte de reconnaissance de "Jean Auguste-Gaston", légitimité par le mariage de M. le vicomte de Lamyre et de Mlle Louise d'Esnandes.

—A table ! dit joyeusement Rolland.

Et il passa lui-même la serviette au cou du petit qui battait des mains à la vue d'une omelette dorée comme une mitre.

Rolland se pencha vers la vicomtesse et lui dit tout bas :

—Vous êtes bien ma femme maintenant, puisque nous avons un enfant.

Louise, émue, les yeux mouillés, lui serra la main avec force.

Rolland profita de ce bon mouvement pour ajouter : "Et j'espère bien que nous lui donnerons au moins un frère et une sœur ?"

Louise rougit,—mais ne dit pas non.

AURÉLIEN SCHOLL.

VAPEURS.

Madeville, Lewisburg et Madisonville.

LE STEAMER NEW CAMELLA

Commençant le 12 octobre 1891.

Quittera MILNEBURG à l'arrivée des trains du Depot du chemin de fer Pontchartrain, à la rive de la rue d'Orange-Elysées

MARDIS, à l'arrivée du train de 2 P. M.
JEUDIS, à l'arrivée du train de 2 P. M.
SAMEDIS, à l'arrivée du train de 4 P. M.

Retour quitte Madisonville.

LUNDIS à l'arrivée du train de 5:30 A. M.
MERCREDIS, à l'arrivée du train de 9 A. M.
VENDREDIS, à l'arrivée du train de 4 A. M.

Si l'eau et le temps le permettent.

Excursions tous les dimanches par le train de 9 A. M.

Frêt reçu tous les jours à la gare du chemin de fer Lafourche à Madeville, au pied de la rue Bienville.

W. G. COYLE & CIE, Agents,
12 octo— No 47 rue Carondelet.

COMPAGNIE GENERALE
TRANSATLANTIQUE
Entre New-York et le Havre.

Les magnifiques navires de cette ligne directe sont le seul transport (cabines pourvues de sonnettes timbrées électriques) partiront de la jetée No 42 au bas de la rue de Morton, au pied de Morton street, tous les samedis.

LA BOURGOGNE Labouf samedi, 21 novembre
LA GASCOGNE Hendrik, samedi, 28 novembre
LA CHAMPAGNE Meyer, samedi, 5 décembre.

Prix du passage pour le Havre.

Via compris dans toutes les classes.

Première cabine.....$85 et $100
Deuxième cabine.....$60 et $70 selon les emplacements
Deuxième classe.....$40
Entrepont, $24.50, avec aménagement supérieur pour vin, literie et ustensiles.
Enfants, moitié prix ; bébés gratuits.
Pour frêt et passage, s'adresser à
J. R. DODAT,
Agent général à la Nlle-Orléans.
61 Carondelet.
M. J. A. BUISSON, entre Bourbon et Dauphine, est autorisé à vendre des billets de passage.

J. R. DODAT.

LIGNE CROMWELL
POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.
Cette ligne se compose des steamers suivant
INGLENOOK, HUDSON,
LOUISIANA, NEW ORLEANS
Ils partiront tous les samedis, 23 novembre, à 5 A. M.
Le steamer
NEW ORLEANS,
Capt. Reeta
partira de son quai au pied de la rue Toulouse
ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P. Cent
Passage—Cabine.....$15
Entrepont.....$10
Cette ligne prend du frêt et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Havre.
Pour frêt ou passage s'adresser à
ALFRED MOULTON & CO.,
Agent, 1 ère No 1 rue Carondelet, Nouvelle-Orléans.

CHEMINS DE FER.

Route du Sud della Nouvelle-Orléans du Texas et de la Californie.
Southern Pacific Co. les trains arrivent et partent de dépôt à la tête de la rue Rampart (Morgan Ferry Landing)
Départ de la N.-Orléans à Nouvelle-Orléans
Express..... 8.00 a.m. Express..... 7.30 p.m.
Chemin de fer Morgan, express, daily, 7 50 p.m.
Départs ci-dessus sont Nouvelle-Orléans et San Francisco, Ogden et Salt Lake City.
Aux stations entre la Nlle-Orléans et le San Antonio sont New Orleans Express. Superbes Chars Modernes, entre la Nlle-Orléans et Houston sont le train partant à 8.00 a.m.
Connexions à Houston avec tous les chemins de fer à départ à San Antonio, Austin et Galveston.
J. KRUTSCHNITT, Gen'l Manager.
E. H. HARRIMAN, Vice-Pres. & Traffic Manager.
W. C. WATSON, Gen'l Pass. Agt.
Lor fév—1an

Queen and Crescent Route,
ou la plus courte de 96 milles entre la Nouvelle-Orléans et Cincinnati.
Temps, 24 heures.
La route la plus rapide, la ligne la plus courte, rid Chattanooga, par Atlanta, Caroline et en Virginie, Maimsand, Washington, Baltimore.
La ligne courte, via Cincinnati pour aller à Chicago à Montréal, Toronto, Cleveland, Buffalo, Niagara et le Canada. New-York, Boston, les Monts Adirondacks et White, et tous les points de la Nouvelle-Angleterre.
Comparez nous itinéraire avec celui des autres lignes.

| | Fast Line | Limited Express |
|---|---|---|
| Part de la N. Orléans | 8.45 a.m. | 5.00 p.m. |
| Arrive à la N Orléans | 7.00 a.m. | 3.30 p.m. |
| Arrive à Meridian | 11.50 a.m. | 8.00 p.m. |
| Arrive à Akron | 7.16 p.m. | 11.35 p.m. |
| Arrive à Birmingham | 10.20 p.m. | 9.15 a.m. |
| Arrive à Atlanta | 12.47 a.m. | 12.15 a.m. |
| Arrive à Chattanooga | 3.50 a.m. | 7.00 a.m. |
| Arrive à Bangor | 1.29 p.m. | 2.45 p.m. |
| Arrive à Washington | 3.40 p.m. | 5.40 p.m. |
| Arrive à Cincinnati | 6.00 p.m. | 6.30 p.m. |

Bureau des tickets à la N. O., 34 rue Carondelet.

J. M. KNIGHT, Ticket Agent.
G. EDWARDS, R. H. GARRATT,
Chartres.
Div. Pass. Agent.
Div. Pass. Agent.
Cincinnati.

J. J. O'DONNELL, Pass. Agt.
2 mars—

Ligne du Sud et Ouest.
Route du Sud della Nouvelle-Orléans du Texas et de la Californie.
Southern Pacific Co. les trains arrivent et partent de dépôt à la tête de la rue Rampart (Morgan Ferry Landing)
Départ de la N.-Orléans à Nouvelle-Orléans
Express..... 8.00 a.m. Express..... 7.30 p.m.
Chemin de fer Morgan, express, daily, 7 50 p.m.
Départs ci-dessus sont Nouvelle-Orléans et San Francisco, Ogden et Salt Lake City.
Aux stations entre la Nlle-Orléans et le San Antonio sont New Orleans Express. Superbes Chars Modernes, entre la Nlle-Orléans et Houston sont le train partant à 8.00 a.m.
Connexions à Houston avec tous les chemins de fer à départ à San Antonio, Austin et Galveston.
J. KRUTSCHNITT, Gen'l Manager.
E. H. HARRIMAN, Vice-Pres. & Traffic Manager.
W. C. WATSON, Gen'l Pass. Agt.
Lor fév—1an

Banque d'Epargnes Germania,
NO. 31 RUE DU CAMP,
A la clôture des affaires le 31 mars 1891.

ACTIF.

| | |
|---|---|
| Actions et bons | $271,265 50 |
| Prêts sur hypothèque | 131,889 99 |
| Prêts à échéances (garantie par col latéraux) | 191,805 50 |
| Prêts sur demande (garantie par collatéraux) | 718,344 00 |
| Dépenses courantes et taxes payées | 2,022 88 |
| Mobilier et installations | 750 00 |
| Espèces en caisse $280,037 69 | |
| Items comptant 3,675 14 | 283,712 83 |
| Total | $1,549,610 20 |

PASSIF.

| | |
|---|---|
| Capital payé | $100,000 00 |
| Profits non divisés | 79,430 97 |
| Intérêts acquis | 16,986 30 |
| Dû à 1,152 déposants | 1,353,193 93 |
| Dividendes non payés | 360 00 |
| Total | $1,549,610 20 |

H. SUBENRIER, Président.
G. AD. SLAFFER, Caissier.
Assemblée généralement tenue, le 31me jour de mars, 1891.
ROBT P. UPTON, Notaire
Secrétaire : Attestant :
J. HASSINGER,
J. H. MERLIN
Lor av—11

LE FRANCO-LOUISIANAIS.
JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE SAMEDI.
Spécialement dévoué aux intérêts des populations françaises de la Louisiane et du Sud-Ouest des Etats-Unis.
Abonnement : $2 50 par an.
Propriétaire-Editeur : LE CLUB DE LA DÉMOCRATIE FRANÇAISE.
Bureau : 104 rue de Chartres, Nouvelle-Orléans, La.

# FEUILLETON.

No 46. Commence le 2 octobre.

LES
# Deux Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

CHARLES MÉROUVEL.

DEUXIÈME PARTIE.

FRÈRE ET SŒUR.

XVI

DUEL ET RENAUDS.

(Suite.)

—Tenez ! Je veux être rond.... cinq cent mille francs....

—La succession de Philippe Valencourt, héritier de son oncle, valait quatre à cinq millions au bas mot.... En vingt cinq ans cette somme a triplé.... Votre fortune est énorme.

—Pas tant que vous croyez !

—Qu'est-ce qu'un million pour vous ?

—Eh ! c'est un million comme pour tout le monde.

—Allons donc ! fils de Varnes, heureux de trouver François Valencourt si accommodant, pour vous d'est une quantité négligeable pour moi c'est l'aisance dont j'ai besoin. Après tout, je suis d'une affaire ; je veux ma part du bénéfice.... Quoi de plus naturel ?

—Sans doute.... mais cinq cent mille francs, fichtre !

—Non, non, non ! répéta de Varnes en se levant. Un million ou rien. J'ai dit.

—Si je refuse, queferez-vous ?

—Je fouillerai Paris et la province ; je découvrirai les héritiers de Philippe Valencourt trahis par moi à votre profit et je leur dirai ; plaidons. Je me charge de tout.... Et je vous forcerai bien à cet arrangement que vous me refusez....

François Valencourt souffla comme un phoque.

Ses lèvres pliées l'une à l'autre et si minces qu'elles devenaient invisibles eurent un frémissement du dépit.

—Vous n'oserez pas, dit il.

—Si, en vérité. Après tout, vous ne pouvez pas m'en vouloir. C'est la lutte pour la vie. Je suis accolé à une impasse. Je n'ai qu'un chemin pour en sortir.... Je le prends.....

Le marquis fit un dernier effort.

—Vous ne consentirez pas à une réduction ? dit-il.

—Impossible.

—Eh bien ! je vais vous étonner.... J'accepte, mais à une condition....

—Laquelle ?

—Vous allez me jurer de ne conserver aucun papier.... aucune pièce....

—Bien entendu.

—Sur l'honneur ! C'est assez drôle d'employer ce mot, n'est-ce pas, mais je crois que les brigands des Calabres qui arrêtent un voyageur en criant : "La bourse ou la vie !" peuvent encore avoir de l'honneur à leur manière.

—C'est convenu : sur l'honneur.

—Pouvez-vous m'envoyer ces papiers de Paris ?

—C'est inutil.

—Pourquoi ?

—Ils ne sont pas si loin.

—Vous les avez ?

—Tous.

—Remettez-les moi et, en échange, je vous donnerai un chèque sur Paris.... ou l'argent, à votre choix.

—Un chèque sera plus commode.

—Bien.

—Quand finirons-nous ?

—Dès qu'il vous plaira.

—Demain ?

—A vos ordres !

—Et meublé ?

—Ensuite, dit de Varnes radieux, vous me faites conduire au chemin de fer et je vais empocher mon argent.

—Un conseil. Placez-le solidement, mon cher, en bonnes valeurs.... Cotisez-vous une rente vingère.... Et surtout ne jouez plus. Le jeu vous a perdu !

—Merci.

—Ainsi, à demain.

—Quelle heure ?

—Vous prendrez l'express du soir ?

—Oui.

—Minuit trente-cinq à Beaune. Ici, dans mon cabinet, après dîner. Vous aurez les pièces ?

—Sans exception !

—Le chèque vous attendra. C'est un peu cher !

—Bah ! vous êtes si riches !

—C'est égal, la pilule est amère !

—Ce sera la dernière.

—J'y compte !.....

La séance était levée.

François Valencourt reconduisit l'avocat jusqu'au milieu du salon voisin, très amicalement et en le quittant, il lui dit simplement :

—Moins ! Heureux homme ! Vous venez de m'arracher là une plume de l'aile, une très grosse plume !.....

Puis il le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût rejoint dans le parc les groupes qui s'y promenaient.

Alors, il revint à son bureau, repousse le verrou comme la première fois et, soulevant la portière du cabinet voisin, il appela :

—Rigaud !

Le garde sortit aussitôt.

—Vous avez entendu !....

—Quelques mots, vaguement, monsieur le marquis.

—Et vous avez compris ?

—Pas de chose.... et ce n'est que cet homme exigeant de l'argent.

—Vous savez le chiffre ?

—Non, monsieur le marquis.

—Il s'agit d'une belle somme, Rigaud, si qu'on a beaucoup de peine à amasser.

Le garde pensa que son maître ne se donnait gabre de fatigue pour accroître son bien. L'argent lui venait tout seul.

—Il s'agit, répéta le marquis, d'une somme qui à elle seule vaut une fortune !

—Un pauvre diable comme moi n'en aura jamais une pareille.

—Cela dépend ; avec ce que je vous ai offert, vous gagneriez le reste.

—Et il faudrait ?..... demanda Rigaud.

—Le chèque que je donnerai à cet avocat, je vous le reprendre.

—Diantre. Et s'il veut le garder, lui ?

—Alors on le reprend de force.

—C'est hasardeux ! Il se défendra.

Le marquis continua sur un ton familier :

—Il se défendra si on l'attaque. Mais vous êtes intelligent, Rigaud.

—Monsieur le marquis me fait bonneur.

—Vous n'allez pas vous imaginer que je veuille me compromettre, même pour une forte somme, amenter les gens, mettre la police en mouvement et soulever un tapage diabolique....

—En effet, Monsieur le marquis a trop de raison.

—Il est d'autres moyens silencieux et sûrs.

—Lesquels ?

—Oh ! .... de plus d'une sorte.

—Mais d'abord ?....

—Un accident par exemple, je vous l'ai dit. Quand on veut se défaire d'un homme dangereux, n'est encore ce qu'il y a de mieux.

Le garde arrondit les yeux.

—Ainsi, reprit le châtelain, je suppose que je vous charge de conduire cet avocat à la gare de Beaune....

—Demain so